

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 9

Artikel: Les chansons montagnardes de la Suisse romande : [suite]
Autor: Robert, W.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213755>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il est intéressant de voir comment on a apprécié le rôle de la femme bien avant qu'il fût question du suffrage féminin.

Écoutons Salomon, lorsqu'il était encore sage. (Livre des *Proverbes*, chap. XXXI.)

« Qui trouvera une femme vaillante. Son prix surpasse de beaucoup celui des perles.

» Le cœur de son mari se confie en elle, et les profits ne lui manquent pas.

» Elle file la laine et le lin et fait de ses mains ce qu'elle veut.

» Elle est comme les navires d'un marchand, elle amène son pain de loin.

» Elle se lève lorsqu'il est encore nuit, et distribue la nourriture à sa famille et la tâche à ses servantes.

» Elle pense à un champ et l'acquiert; du fruit de ses mains elle plante une vigne.

» Elle ceint ses reins de force et affermit ses bras.

» Elle voit que son labeur est récompensé; sa lampe ne s'éteint point la nuit.

» Elle met ses mains à la quenouille et ses doigts tiennent le fuseau.

» Elle ouvre sa main au pauvre et la tend à l'affligé.

» Elle ne craint point la neige pour sa famille car toute sa famille est vêtue de laine cramoisie.

» Elle se fait des couvertures; ses vêtements sont de pourpre et de fin lin.

» Son mari est considéré aux parvis, lorsqu'il siège avec les anciens du pays.

» Elle fait du linge et le vend, et elle donne des ceintures au marchand.

» Elle a pour parure la pureté et le travail et ne craint pas l'avenir.

» Elle ouvre la bouche avec sagesse et des instructions aimables sont sur ses lèvres.

» Elle surveille tout dans la maison, et ne mange point le pain de la paresse.

Schiller, dans le *Chant de la cloche*, dit sur le même sujet :

« Il faut que l'homme se lance dans les luttes de la vie, qu'il travaille et s'efforce, qu'il plante et crée; qu'il gagne par la ruse, par la force; qu'il tente le sort et hasarde pour conquérir la fortune. Alors affluent les dons infinis; son grenier s'emplit de biens précieux, les espaces s'étendent, la maison s'élargit.

» Et au dedans règne la chaste ménagère, la mère des enfants; elle gouverne sagement dans le cercle domestique, elle instruit les filles, modère les garçons, occupe sans cesse ses mains diligentes, et par l'esprit d'ordre multiplie le gain. Elle emplit de trésors ses coffres odorants, tourne le fil autour du fuseau qui bourdonne, amasse dans son armoire propre et polie la laine éblouissante, le lin blanc comme la neige, joint à l'utile l'élégance et l'éclat, et jamais ne se repose. »

La femme gardera-t-elle ce beau rôle en entrant dans l'arène politique, en prenant part à ces luttes, où les hommes perdent trop souvent le sens du juste et le bon sens ?

— *Eh ! que ces hommes sont pourtant fous quand il y a ces votes*, disent nos braves femmes de la campagne.

Que sera-ce lorsque les femmes feront aussi nos vilaines manières et qu'il y aura deux fous à la maison ?

Quoi qu'on en dise, les anciens comme les modernes, ont placé la femme sur un piédestal élevé. Aujourd'hui il semble qu'elle aspire à descendre, comme aurait dit Paul-Louis Courier.

E.

Le coiffeur idéal. — Dans une de nos villes romandes, on lit sur l'enseigne d'un coiffeur : « Je rase vite et je me tais »

Notre armée sur l'écran. — Au *Lumen* du 1^{er} au 4 mars et au *Royal-Biograph*, du 8 au 11, film sensationnel et officiel : *L'armée suisse* et son activité. — Matinées et soirées.

PORQUIE TRIOLET N'AME PAS

LÈ FÈMALLE

N'amo pas lè fèmalle po bin dâi z'affère, so desâi Triolet, ne m'ein dèvésâ pas. Ne sâvant pî fère bin adràî lo poeing. Ne sant pas fotye d'accouilli dâi pierre. Ne pouant pas pî sè ludzî su lè leque sein tsesî : quand sè sant bin eimbryè, na pas lâi allâ à tsavon, ie fant on chaut.

Lè fèmalle l'ant pouàre de tot, dâi z'èpèlue, dâi terrau, dâi ratte, dâi renaille, mîmameint dau nè. Quand lè que tonne, ie sè betant lè duve mau su lè z'orolhie. Dâi iâdzô ie sè vant catsî tant que dèso lau lhi. Se l'ouïant on coup de canon, âo bin que sâi on croûio pètàiru, vîgnant tote passâie et fant dâi sicllâie à épouâiri on martsau.

Ie n'ant pas mè d'accouet qu'on crazet. On derâi que l'ant de l'idye de râva na pas dau sang. De rein ie sant mafite et sant tot dan long à piornâ. N'ouserant jamé allâ dessus ou lau que breinne, âo bin âo fin coutset d'on perrâ, mîmameint dein on pouâ. Sant adî à pioulâ quemet dâi groche bedanne.

Ie grifougnant quemet lè tsat.

Por quant à lau dere oquie de secret, lâi faut pas peinsâ. Atant lo bramâ dein on einbochau âo mâitet de la Ripouna. Onn'hâora aprî, ti lè soriau de la vela se lo redzipettant. Na, ie pouant pas teni lau leinga. Inutilo.

Et pu quand l'è que sant ein nièze avoué dâi z'autrè fèmalle, na pas sè bailli quemet no on bon tire-tè-lèvé âo bin on rimmoua-tè de sorta, ie fant la potta. Pouant la feré dâi dzô doureint, dâi senanne, dâi mâi, sein sè rein dere.

Assebin ie nyoussant po rein, po on ozî què crèvà, po onna cortèya de fi, po onna taquenisse. N'ant pas vergogne de plliora. Dâi iâdzô que lâi a, ie fant mîmameint assemblant. On sè crâi que l'ant bin dau mau, on ein a pedhî, on va po lè remètre de bouna et pu adan no trèzant la leinga.

Ie fant on moui de chimagrie. Sant orgolhiauze quemet on piau su on molan. Sè breinnant quand lè que martsant. Sè tignant pè la rita. S'embransant quand sè vâyant.

Sè betant assebin de l'idye de Cologne per dessus lau motchau de catselta et pè lau tita. Avoué dâi grattacu sè fant dâi collier.

Por quant à lau mor, lau breinne sein arretâ. Ie faut que dèvasant : on derâi lo mécanique; taboussant à l'ècoula, âo prîdzô, dèvant lo meryau, dein lè tserrâre, âo lhi, et tant qu'âo pètolet. Avoué cein que quand barjaquant, l'è rappo à lau tsapî, à lau z'haillon, à lau nioton, à lau s'affutiau et à moui d'autre bougrerie. On pào pas pi sè rappela de tot.

Ma fâi, ie n'amo pao lè fèmalle.

(D'après le « Livre de Blaise », de Philippe Monnier.)

MARC A LOUIS.

Au foyer du « Conteur ». — *Nouveaux abonnés*: MM. Emile Uldry, à Fribourg; Jaggi, café de la gare, Gimel; François Pasche, Cercle libéral, Neuchâtel (procuré par M. Cuarny).

L'ANNIVERSAIRE DU POÈTE

Et, détrompé de tout, mon culte n'est resté
Qu'à vous, sainte patrie et sainte liberté !
(Les *Feuilles d'automne*).

C'ÉTAIT, mardi, le 116^e anniversaire de la naissance de Victor Hugo, né le 26 février 1802. A ce propos, le *Temps* a consacré un article à la mémoire du grand poète. L'auteur, qui signe P. S., rappelle les critiques violentes qu'a suscitées l'œuvre de Victor Hugo, du vivant de celui-ci, et le jugement sottement dédaigneux porté sur cette œuvre par certains jeunes « pontifes » de l'école moderne, — car ils ont aussi et combien, à leur manière, le défaut de pontifier qu'ils reprochent avec hauteur à l'auteur de la *Légende des siècles*.

« ... La plupart des ennemis de Voltaire, et en terminant, M. P. S., qui n'ont pas désarmé non plus, sont aussi ceux de Victor Hugo. Il avait évidemment un intérêt majeur à faire passer l'un pour un misérable, l'autre pour un imbécile, ces deux héros du progrès, de la raison et de la liberté. Voilà tout le secret de ces campagnes menées par d'habiles gens à qui beaucoup de badauds ont naïvement emboîté le pas. »

Et, maintenant, rappelons un passage d'un morceau des *Feuilles d'automne*, portant le numéro XL et qui fut écrit en novembre 1833. Il retrouve, en quelques parties, dans les événements actuels, un certain regain d'actualité.

Je hais l'oppression d'une haine profonde,
Aussi, lorsque j'entends, dans quelque coin du [mond]

Sous un ciel inclement, sous un roi meurtrier,
Un peuple qu'on égorge appeler et crier;
Quand, par les rois chrétiens aux bourreaux ture [livré]

La Grèce, notre mère, agonise éventrée,
Quand l'Irlande saignante expire sur sa croix;

Quand Teutonie aux fers se débat sous dix rois;
Quand Lisbonne, jadis belle et toujours en fête,
Pend au gibet, les pieds de Miguel sur sa tête;

Lorsqu'Albani gouverne au pays de Caton;
Que Naples mange et dort; lorsqu'avec son bâton
Sceptre honteux et lourd que la peur divinise,

L'Autriche casse l'aile au lion de Venise;
Quand Modène étranglé râle sous l'archiduc;
Quand Dresde lutte et pleure au lit d'un roi cadu

Quand Madrid se redort d'un sommeil léthargique
Quand Vienne tient Milan; quand le lion belge
Courbé comme le bœuf qui creuse un vil sillon,

N'a plus même de dents pour mordre son bâillon
Quand un Cosaque affreux que la rage transporte
Virole Varsovie, échevelée et morte,

Et souillant son linceul, chaste et sacré lambeau
Se vautre sur la vierge étendue au tombeau;
Alors, oh! je maudis, dans leur cour, dans leur ant

Ces rois dont les chevaux ont du sang jusqu'au [ventr

Je sens que le poète est leur juge! Je sens
Que la muse indignée, avec ses poings puissants,
Peut, comme au pilori, les lier sur leur trône,
Et leur faire un carcan de leur lâche couronne,
Et renvoyer ces rois qu'on aurait pu bénir,
Marqués au front d'un vers que lira l'avenir!

Oh! la muse se doit aux peuples sans défense.
J'oublie alors l'amour, la famille, l'enfance,
Et les molles chansons, et le loisir serein,
Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain.

Novembre 1831.

Nos landsturmiens sous les armes. — On m'a mandait à un brave soldat de landsturm, rétre il n'y a pas longtemps d'un service en Su se allemande :

— Alors que faisiez-vous, là-bas ?

— Là-bas?... Oh! pas grand chose. On m'a fait la garde, et puis, quand on voyait venir qu'un on, criait : Haltewerda ?

— Eh bien, Samuel vous voici rentré au b cail ! disait un de ses voisins à un autre landst mien revenu du même service.

— Eh bien, oué. On est rentré avant hier. est bien content que cette guerre soit finie.

Les chansons montagnardes de la Suisse romande

par W. ROBERT

(Reproduit de l'*Echo des Alpes*).

VI

VOULEZ-VOUS assister à une veillée mon gnarde? Lisez l'histoire des *filles de Grand villard* « que l'amon rire et badinâ ».

des beaux armillis du Pays d'en bas.

« Dans la bonhomie du père gruyérien, sait Victor Tissot, il y a un fonds de mal charmant, une pointe d'ironie qui révèle une extrême finesse. Lisez plutôt le *Vipre de Mion*. C'est un père qui parle à son fils :

Où t'en vas-tu, Jean, mon petit Jean, mon ami ?
Où t'en vas-tu ? Si tu me le dis.
— Je m'en vais à la foire, ô mon père, qu'en pensez-vous ?

Ne suis-je pas assez bon pour y aller comme vous ?
Que vas-tu y faire, Jean, mon petit Jean, mon ami ?
Que vas-tu y faire ? Si tu me le dis.
— Je m'en vais acheter une femme, ô mon père, qu'en pensez-vous ?

Ne suis-je pas assez bon pour en avoir une comme vous ?
Que lui donneras-tu à midi, Jean, mon petit Jean, mon ami ?
Que lui donneras-tu à midi ? Si tu me le dis.
— Du bon pain de froment, ô mon père, qu'en pensez-vous ?

Pas du pain d'avoine comme vous.
Où la mettras-tu dormir, Jean, mon petit Jean, mon ami ?
Où la mettras-tu dormir ? Si tu me le dis.
— Dans un bon lit de plumes, ô mon père, qu'en pensez-vous ?

Non pas dans un lit de paille comme vous.
Le Moléson, la montagne par excellence de la Gruyère, n'est naturellement pas oublié :

Dans la Suisse, il y a une montagne
Des plus hautes et des plus belles.
Si vous avez la curiosité,
Prenez la peine de monter,
A Moléson, à Moléson.

De sa cime, on voit *tout l'univers*, les clochettes y font musique ; sur ses pentes croissent les fraises et les chardons bénis. Et puis les vachers de Trémétlaz font une crème et un cérét ! Aussi « ceux de Bulle » qui s'en sont « tant bourré » ont dû se reposer en Plané et n'ont pu arriver au sommet.

Toute la légende du *Plian de l'Ecortschau* est racontée avec les exploits de « *Djan de la Bollieta* » dans une jolie coraule gruyérienne :

« In Tsuatzo vé Tremetta »

Chaque soir, au chalet de Tsuatzo, sur le Moléson, les esprits descendaient par le trou de la cheminée pour boire la crème qu'on leur préparait dans un baquet de bois. Un jour, pour faire une farce, Jean de la Bollette mit dans l'écuelle « ce que le riche, comme le pauvre, ne laissent tomber qu'au creux ». Le lendemain, quand il retourna vers son troupeau, il trouva toutes ses vaches précipiées dans les rochers. Il dut les écorcher toutes, et, dès lors, cette place fut nommée « l'Ecortschau ».

Depuis ce temps, jamais le gros bétail n'a pu retourner en Tsuatzo.

Encore une jolie chanson en patois des Ormonts : *La bergère et l'oiseau*. (La fiéranda et Lloziez en patuey d'Ormont dechu entret ona mère et sa feilleta).

Une fillette poursuit en vain un petit oiseau qui tantôt sautille dans les primevères le long de la Grande Eau, tantôt s'envole sur les sapins d'Aigue noire. La pauvre en perd le sommeil et la santé ; le lait qu'elle boit « s'aigrît dans son estomac », aussi sa mère cherche à la ramener à la raison : Tais-toi, « grande bedoume », j'en ai assez de tes folies ; pendant que tu cherches ton bel oiseau, le loup va descendre de Prapioz et manger tes brebis. — Mais la fillette se moque bien du loup et des brebis ; il lui faut son oiseau, et puis le métier de bergère commence à l'ennuyer :

Un bel oiseau dans une cage
Vaut mieux que votre troupeau.

Dans les descriptions des fêtes des vigneron, nous trouvons plusieurs chants de vachers en patois et en français. Le chœur des pères de 1819 est caractéristique et nous fait involontairement penser aux paysages de Watteau.

« Neuf jeunes bergères dansantes, vêtues en blanc et en bleu de ciel, ornées de fleurs et portant des guirlandes », exécutent un ballet en chantant :

Fuyant ces montagnes heureuses,
Et du plaisir doux messager,
Ce parfum des blanches goutereuses (narcisses)
Vole à nous sur le vent léger.

Puis neuf bergers roses, accompagnés de quatre moutons blancs, les engagent à les suivre, leur vantant les charmes de la montagne et la paix du chalet. Là-dessus éclate un orage : « Un moyen est préparé pour imiter le tonnerre », dit le programme ; les bergers roses meltent les moutons blancs à l'abri sous un toit préparé tout exprès ; les bergères bleu de ciel posent leurs houlettes et dansent encore pour donner au firmament le temps de se rasséréner. Alors, on reprend la houlette et l'on part pour faire place à une autre troupe.

Laisserons-nous de côté nos poètes de la plaine ? Nous avons déjà parlé bien des fois de Juste Olivier, qui s'est appelé lui-même *le chansonnier de la montagne*. M. Louis Favrat a fait plusieurs chansons charmantes. Son *chasseur de chamois*, sur l'air du « pauvre Isolier », est connu de chacun :

« Voici le jour, la montagne s'argente », etc.

M. Sylvius Chavannes est poète et musicien. Dans *la châtelaine d'Aigremont*, il raconte comment le pâturage de Perche fut donné aux bergers de la Forclaz. Quant à sa *Bergère d'Isenau*, c'est une ravissante idylle de simplicité et de fraîcheur.

« Je suis d'Isenau
La jeune bergère
Qui paît le troupeau
Tout là-haut. »

Parlerons-nous de : « Salut, glaciers sublimes », la chanson clubistique par excellence ? Cela nous paraît superflu ici.

Et Vuillemin, Chatelanat, H. et L. Durand, G. Roux, Privat, C.-C. Dénézéaz, Alf. Cérésole... Mais je m'arrête. Pourquoi citer davantage ? Le secret d'ennuyer est celui de tout dire. J'espère seulement avoir démontré dans ce petit travail que notre littérature musicale montagnarde n'est pas morte, mais qu'elle se perd. A nous, clubistes, de ne pas la laisser tomber dans l'oubli, puisque nous faisons profession de nous intéresser à tout ce qui touche à la montagne. Et qu'est-ce qui pourrait nous intéresser davantage, car ce qui fait le charme des chansons montagnardes, c'est l'amour de la montagne quand on est chez elle, la tristesse de son souvenir, quand on en est éloigné.

CHEZ LES VAUDOISES

Un fidèle ami du *Conteur* a l'amabilité de nous communiquer les deux pièces de vers, inédites, ci-dessous, qui ont été récitées, le 24 janvier dernier, à la réunion des « Vaudoises », à Lausanne, à l'occasion de laquelle les avait composées leur auteur. Très sensibles, on le comprend, à si gentille attention, ces dames ont fait à l'auteur et à ses chansons le plus chaleureux accueil.

Certaines libertés qu'a cru pouvoir se permettre l'auteur, en ces morceaux tout de circonstance et point du tout destinés à la publication, ne gâtent en rien le sentiment patriotique qui les a dictés.

24 janvier

PAR un matin d'hiver, lorsqu'on te vit paraître
Glorieux drapeau vert, à la vieille fenêtre,
Quand d'un peuple affranchi retentirent les [chants]

On crut déjà venus les beaux jours du printemps.
Mais qui vois-je fuir, en sourdine,
Montant dans sa grande berline ?

« Le symbole de liberté
Vous a donc bien fort inquiété,
Bailli ! que dès l'aube naissante,
Pris d'une soudaine épouvante,
Comme un pauvre cerf aux abois
Vous quittez le pays vaudois ?
Pliez bien les bons tonnelets ;
Jambons, merveilles, bricquets,

Doux loisirs, banquets à foison,
Groggs du soir, servis par Lisson !
Le drapeau couleur d'espérance
Ne flotte pas pour les tyrans ! »
Nous, pour garder l'indépendance
Soyons unis, serrons les rangs !
« Bon voyage, mon beau Seigneur
Le Vaudois fera son bonheur.
Sans votre fêrule importune,
Adieu bailli ! Et sans raicune ! »

La défense du costume vaudois

CERTAINS esprits, par trop modernes, Qualifient de balivernes
Le fait d'avoir ressuscité
Le costume du temps passé ;
D'autres prennent notre défense,
(Ce sont les plus malins, je pense) ;
Ils disent qu'il est fort coquet,
Notre costume, si discret ;
Que, sans être gratifiée
D'une figure de camée,
Toute vaudoise est assez belle
Avec la coiffe de dentelle,
Qui rend les jeunes adorables
Et les vieilles... encor passables,
Elle voile discrètement
Les traces de plus d'un tourment.
La grassouillette est amincie,
La plus frêle semble arrondie
Dans le mince et noir corselet.
Qui moule son corps d'oiselet
Et ce vêtement gracieux
Par un fluide mystérieux,
Nous rend telles que nos grand'mères
Gentes et simples ménagères.
Il ne mettra dans l'embarras
Ni les maris, ni les papas.
Il fait fi du journal de mode
Notre costume, si commode !
Si notre fichu quel qu'il soit
Abrite un cœur loyal et droit,
Un cœur vaillant pour tout devoir,
Plein de courage, plein d'espoir,
Alors, nul danger, j'imagine
De coiffer Sainte Catherine,
Nos Suisses seraient vraiment fous
S'ils en voulaient d'autres que nous !
Chacun devrait se montrer digne
Et posséder l'honneur insigne
De vivre sous les douces lois
D'une reine en bonnet vaudois !
Ainsi, Mesdames, n'ayons cure
Des prophètes de triste augure,
Qui disent : « Mettez aux rebuts
Ces vieux atours, ça ne prend plus ! »
Non ! pas plus que la Cathédrale
Et les tours de Gourze et de l'Halle
Il ne tombera dans l'oubli
Notre costumé, si joli !
D'entre nous, même la plus sage,
Le veut bien frais, pimpant et beau ;
C'est un filial et tendre hommage
Qu'elle offre à son Canton de Vaud !

M^{me} C. GREMION.

Horaires du Major Davel. — Il nous faudra bientôt un horaire par mois, car celui qui entre en vigueur aujourd'hui est déjà menacé de disparition prochaine. Aussi jamais n'eut-on occasions plus nombreuses d'apprécier l'excellent *Horaires du Major Davel*, l'un des plus complets, assurément, des plus sûrs, des plus judicieusement établis, partant des plus faciles à consulter. — (Imprimerie Hoirs Borgeaud, éditeurs, Lausanne).

Kursaal. — Etant donné le nombre considérable de personnes qui n'ont pu trouver place aux représentations de la « Poupée » et des « Cloches de Corneville », la Direction de la Tournée Petite-dimanche s'est décidée, pour faire droit à de nombreuses demandes, à donner trois représentations de ces œuvres. Samedi 2 mars, les Cloches de Corneville ; Dimanche 3, en matinée et en soirée, « La Poupée »



Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT